

Que reste-t-il sur terre quand la sensibilité s'absente ? Manifeste pour un paysage jubilatoire

Stéphane Collet

Volume 18, Number 3, December 2018

Entre controverses environnementales et projet d'aménagement : le paysage à l'épreuve des sens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1065311ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal
Éditions en environnement VertigO

ISSN

1492-8442 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Collet, S. (2018). Que reste-t-il sur terre quand la sensibilité s'absente ? Manifeste pour un paysage jubilatoire. *VertigO*, 18(3).

Article abstract

Instead of suffering from the contemporary landscape orientation, that is mainly seeking for efficiency, this essay is an attempt to depict the various ways that affect the making off for the landscape, in a way that increase more and more its objet dimension instead of a sensitive approach. We will adopt a kind of methodology for breaking those issues. Our purpose will be to point out with a vade mecum a kind of jubilant landscape way of doing that let a place for invention and sensitive approach.

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal et Éditions en environnement VertigO, 2018



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Que reste-t-il sur terre quand la sensibilité s'absente ?

Manifeste pour un paysage jubilatoire

Stéphane Collet

Qu'a-t-on vu ?

- 1 Nous sommes en guerre. Toujours. Le paysage européen que le géographe américain John Brinckerhoff Jackson découvre lors du débarquement allié de l'été 1944 installe pour lui durablement une nouvelle perception, celle d'un territoire en remue-ménage, où se superpose au désordre provoqué par les destructions, un ordre militaire qui n'est pas sans rappeler une image des tournois moyenâgeux avec ce déploiement de pavois flottant au vent et autres signes héraldiques colorés, évoquant curieusement un climat joyeux, presque insouciant. La contingence et l'urgence que le combat installe, entraîne la mise en place de structures spatiales tout à fait inédites, et des catégories de lectures renouvelées qui paraissent particulièrement pertinentes aujourd'hui pour saisir ce qui se passe, où malgré la situation de paix apparente, une conflictualité latente traverse les sociétés et bouleverse ses structures, même les mieux établies. Les citoyens d'aujourd'hui sont comme ces soldats obéissants qui ont adopté un uniforme mental et une pensée calibrée pour obéir aux injonctions de l'époque comme pouvaient le faire les troupes fraîchement débarquées en Normandie : « La population civile avait presque entièrement disparu. ..] Les hommes ne s'identifiaient pas par l'endroit où ils vivaient, mais par l'autorité qui les commandait. Ils savaient rarement le nom du patelin, et lorsqu'ils étaient coupés de leur unité, ils se sentaient perdus. » (Jackson, 2000).
- 2 Ces propos semblent annoncer de façon prémonitoire ce que deviendra soixante-dix ans plus tard la pratique universelle de l'espace public occidental à l'heure du smartphone. Mais la grande différence réside dans le fait que plus personne aujourd'hui ne combat, hormis quelques fanatiques. Privé d'ennemi et de front, la fonction de confrontation tombe lorsque le dedans ne se distingue plus guère du dehors. Le domaine privé qui se distingue de l'intimité semble s'être lui aussi volatilisé avec le déploiement d'une

transparence unilatérale, organisée et prise en charge par les dispositifs technostрукturels omniprésents (Jeudy, 2018), Le viol de l'intimité). C'est bien la fonction dialectique qui s'absente. Reste les postures de la joute et la folie meurtrière. Et si nombreux sont ceux qui se lovent dans l'indolente torpeur de l'attente à l'image des animaux malades de la peste de La Fontaine (1985) : « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés », il n'empêche que des bribes de refondation de sens apparaissent ici ou là, pour peu qu'on se donne la peine de ramasser ce que l'on observe et d'observer ce que l'on ramasse. Mais ce choc des « rugosités », propice pour trouver sa place dans le temps et l'espace, reste une source d'épouvante dans un monde sans dehors : « Plus rien ne doit rester en dehors, car la simple idée du "dehors" est la source même de la terreur » estimaient Horkeimer et Adorno dans *La dialectique de la raison* en 1944, et dont la conséquence serait, comme le souligne Matthey (2016) dans *Gouverner par l'événement* (...): que « Les rugosités résultant de la confrontation des points de vue, le sentiment que l'adhésion est aussi quelque chose qui s'arrache dans le conflit et le débat, s'amoindrissent¹ ».

- 3 Les transformations du langage courant rendent comptent de cette crainte de la rencontre, de l'appréhension du choc des corps et de la promiscuité avec des idées incarnées. La formule « pas de souci » désormais employée à tout bout champ, est certainement l'indice d'une volonté de désamorcer les éventuels heurts et malheurs d'une altérité devenue impensable. En absorbant mollement toutes les nuances qu'apportaient les locutions : « il n'y a pas de mal ; (à votre) service ; je vous en prie ; avec plaisir », elle tend à jouer le rôle d'un airbag social. Rien ne doit subsister du déplaisir occasionné par une divergence qui ne se conçoit plus que comme forcément un différend, forcément douloureux, forcément problématique, forcément insurmontable. C'est l'apothéose « d'un nouvel air du temps sentimental et victimaire » (Le Goff, 2018). La victime paraît être désormais le seul statut envisageable, dans un environnement totalement réifié où nulle transcendance ne parvient à ouvrir un horizon depuis l'ici bas. Corollaire de ces susceptibilités à « fleur de peau », qui affectent y compris des personnalités qu'on croyait préservées de ces émotivités incontrôlées de par leur rang, les « sorties » peu civiles proférées régulièrement par divers présidents de la République française depuis une dizaine d'années sont l'éclatante démonstration qu'une immanence démocratique règne désormais sur le langage. On peut voir aussi l'emploi proliférant de cette locution comme un soin mis pour assurer une sorte de service minimum au nom du respect humain, vite déclaré, vite évacué, c'est-à-dire en réalité instantanément infirmé. Le pas de souci est aussi à entendre comme un mot de passe qui maintiendrait un semblant de civilité hypnotique en fixant le potentiel fauteur de trouble dans la zone de confort, comme on administre une piqûre anesthésique à un fauve menaçant. Mais la formule qui claque à tout propos (l'auteur de ces lignes s'est vu répondre pas de souci alors qu'il souhaitait bonsoir à un passant !) est alors une sorte de rappel à l'ordre, une manifestation sonore de sa soumission volontaire à l'ordre dominant, on pense à la formule rituelle de salutations « Sous son œil ! » employée dans la dystopique république de Gilead (Atwood, 1985, *La servante écarlate*). Reste qu'en se nichant dans la meute recourant à cette formule, on y trouve la protection. Le rapport fusionnel est rassurant, l'osmose dans le groupe débouche alors aussi sur une abdication. Celle-là même qu'avait perçue le jeune la Boétie autour de ses seize ans dans son *Discours de la servitude volontaire* écrit vers 1546. « Les hardis, pour acquérir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger ; les avisés ne refusent point la peine : les lâches et engourdis ne savent ni endurer le mal ni recouvrer le bien ; ils s'arrêtent en cela de le souhaiter, et la vertu d'y prétendre leur est

ôtée par leur lâcheté » (De la Boétie, 2016). Le lexique contemporain apporte à côté du pas de souci l'immersif « je suis en terrasse » voulant lui aussi signifier la plongée dans l'archaïque tribal qui répond au surfacique « je vis sur Paris » qui pourrait manifester, lui, l'impossibilité de considérer les lieux comme encore habitables, mais seulement « fréquentables », en coup de vent, à l'image de ceux dont le destin, de migrants perpétuels semblent condamnés à devoir ne plus jamais pouvoir poser leurs bagages nulle part. Alors qu'eux, sont pourtant, bien souvent internés dans des camps, sans refuge.

- 4 Les tribus contemporaines ne sont plus agrégées selon une place conférée notamment par l'appartenance à une classe sociale ou par l'identification à un lieu (Maffesoli, 1988), mais désormais par des outils numériques qui noient la singularité de toute action dans un flux permanent, 24/24 heures. Les réseaux sociaux qui organisent et polarisent des groupes disparates et éclatés autour de représentations communes contribuent à faire office d'ersatz aux groupes du monde ancien parmi lesquels on comptait la famille, l'entreprise ou l'équipe sportive comme autant de figures tutélaires. Désormais, il s'agit de vivre des émotions partagées. Mais ce collectif n'est pas nécessairement soudé par une expérience commune, ou agencé par un récit unifiant. Ce sont plutôt des leitmotivs, ou des slogans publicitaires qui font office de légende avec d'autant moins de profondeur qu'il faut sans cesse en renouveler l'aspect pour en maintenir l'effet. Pour le dire autrement, on ne perçoit plus trop actuellement de mythologies avec ses figures, ses héros affrontant des tragédies, pour restituer une gravité à l'absurdité de la condition humaine et la rendre plus intelligible. Les smartphones, qui désormais influencent tant nos vies, sont à cet égard des agents considérables de transformation de l'espace et de notre relation à celui-ci. Nous nous soumettons d'autant plus facilement aux hiérarchies que les opérateurs imposent et qu'ils défont à leur guise, et dont les règlements techno-sociaux stipulent implicitement l'adhésion de tous et en tout temps, faute de quoi c'est la sortie définitive, comme au spectacle.
- 5 Sur un autre plan, le modèle de partage d'appartements proposé par la plateforme Airbnb illustre l'avènement d'une consommation de lieux réduits à des produits. Ceux-ci sont représentés par des épingles accrochées aux cartes géolocalisées qui prennent l'aspect d'une tique après son repas. Ce que l'on retient de ces lieux d'hébergement, c'est qu'ils sont documentés exclusivement par des données quantitatives, voire au mieux par une liste d'options à cocher, où l'on vante « la flexibilité de l'hôtesse » (sic), la proximité d'une station de métro, la vue. Caractères qui sont toujours promus selon un restrictif mode superlatif. Nul lyrisme, nulle ode à l'étrange, ni un quelconque émerveillement ne sont perceptibles dans les commentaires des usagers d'appartements mis en location sur la plateforme numérique. Les catalyseurs du tourisme pittoresque au XIXe siècle, où le touriste venait chercher des sensations d'effroi, de sublime, pour finalement se ragaillardir au contact de ces régimes d'altérité, ont fondu avec le régime de l'ubiquité. De même, l'équivalence confondant visiteurs et hôtes, rendant parfaitement interchangeables les offres a fini même par faire céder la distinction géographique entre des endroits banals et des hauts lieux. On ne distingue plus les villes entre elles autrement qu'en fonction du taux de leur fréquentation. Le nombre de like tient lieu d'autorité. La culture populaire aussi, cultivant ses propres codes, qui n'est pas à confondre avec ce formidable nivellement, a fini par se dissoudre dans le bain numérique. Dans un régime d'immanence exclusif, où tout est plat, se trouvent réunis sur un même et unique plan tous les acteurs et les rôles finissent par se confondre. Les attributs et les prérogatives conférés par une position dans la relation d'échange s'affaissent. Dans ce régime

d'absolue immanence, on a fini par dégager la verticalité. Tout se met à pencher, jusqu'aux candélabres, restés longtemps les sentinelles silencieuses d'une transcendance ordinaire. Privés d'horizon et de tiers garant, plus question de responsabilité, plus de parole à tenir. Le nombre tient lieu de garantie dans l'épreuve du rapport de force qui reste la seule relation envisageable entre des tiers. Il n'y a plus de recours à une loi ou à une coutume, où serait déposé l'héritage du bien commun. Il y a certes le contrat, dénonçable en tout temps, selon le meilleur parti qu'on peut tirer de chaque situation. Ce sont ces fameuses opportunités qu'il convient de saisir, selon cet égotisme compulsif encouragé de toutes parts. Les expériences individuelles suivent un semblable aplatissement. Les mots sont permutable à l'infini. Liberté est à comprendre comme une flexibilité, c'est-à-dire une mutabilité sans frein, sans matière, sans culture pour en arrêter quelques traits distinctifs. Nous sommes entrés dans une ère de la féodalité de l'immanence. Alain Supiot a passé au peigne fin, les différents aspects de cette numérisation du monde dans *La Gouvernance par les nombres* (Supiot, 2015).

- 6 Comment dès lors distinguer dans l'inévitable capharnaüm sémantique que sont devenues les aires urbanisées occidentales, le sédiment historique, à ne pas confondre avec les icônes patrimoniales désignées comme telles à des fins mercantiles, et les traces qui ont structuré le territoire assurant dans la durée autant de repères et signes culturels significatifs ?

Plaît-il ?

- 7 Que peut faire le créateur pour déposer à son tour, une trace signifiante dans ce chaos ouvragé, imbriqué dans un tissu social en lambeaux ? Que signifie cette propension à vouloir promouvoir des espaces publics alors que la distinction entre public et privé est devenue justement très problématique ? Surtout depuis que le domaine public en occident est régi presque exclusivement par des critères mesurables de performance, engoncé dans toujours plus de normes, mis en coupes réglées, objet d'une prédation financière qui n'entend plus que le discours de la rente entonné sur l'air de la cupidité. « La rationalité à l'œuvre dans un nombre toujours plus vaste de secteurs de la vie, c'est-à-dire son hégémonie, pose la question de la part du sensible encore disponible dans l'acte créatif. Ici encore, il s'agit d'une rationalité perverse qu'il s'agit de déjouer, qui confond la finalité et les moyens » (Joas, 1999). Car selon l'impératif kantien, l'homme devrait être respecté comme une fin en soi et non pas comme un moyen. Qui s'en soucie encore ? Dans notre société éminemment technologique, les procédures de contrôle viennent un peu partout étouffer la spontanéité de la vie et ce qu'elles parviennent le plus souvent, c'est à condamner que sa part sombre ne puisse plus commercer avec sa part lumineuse. D'où l'apparition de véritables enfers sur terre, parcourus par une négativité sans contrepoints, privés de juridiction, privés de langage pour les énoncer et pour les penser. Guantanamo, Alep, Palmyre... la litanie de ces points aveugles trouant la carte devrait nous inciter à méditer. Artaud comprenait l'incendie du sens comme « Un désastre social si complet, un tel désordre organique, ce débordement de vices, cette sorte d'exorcisme total qui presse l'âme et la pousse à bout, indiquent la présence d'un état qui est d'autre part une force extrême et où se retrouvent à vif toutes les puissances de la nature au moment où celle-ci va accomplir quelque chose d'essentiel » (Artaud, 1938, p. 39). Y aurait-il une interrogation féconde dans ces fulgurances ? Gilles Tiberghien énonçait, dans un séminaire donné à l'Institut d'architecture de Genève, que le propre

d'une intervention plastique dans le paysage serait comme une façon de parler d'un non-savoir, d'une part de risque, comme celui pris par l'embarcation qui quitte le port, confronté à l'incertitude de l'océan. Attitude que l'on peut rapprocher de celle de l'aventure définie par Georg Simmel dans la philosophie de la modernité (Simmel, 1989). « Dans l'aventure(...), nous misons tout sur la chance hasardeuse, sur le destin et sur l'à-peu-près, nous détruisons les ponts derrière nous, nous entrons dans le brouillard comme si le chemin devait nous soutenir dans toutes les circonstances ». Tel pourrait se résumer la démarche sensible du créateur de paysages « embedded » ou « embarqué dans son époque », reposant sur une incertitude néanmoins confiante et curieuse.

- 8 Plusieurs courants sont à l'œuvre dans les processus de création. De leur degré d'intrication dépendra le paysage à venir. La « Stimmung » dépendra d'une part du degré des processus prenant part à la résolution des questions posées par le programme urbanistique et la part indicible du sensible inscrit dans la démarche du projet.
- 9 On trouve ainsi le design, comme une modalité créatrice qui va s'occuper de produire des artefacts hors de tout contexte. C'est que dans les hiérarchies qui façonnent cette approche, on va privilégier l'objet sur la relation. Appliquée à la fabrication de biens de consommation, cette manière suit une logique probablement très pertinente selon les attendus industriels. On définit des matériaux, une technique de production, on organise la production en respectant un coût et des délais, selon des paramètres qui peuvent être tout à fait contrôlés. Des compétences pointues s'avèrent indispensables pour remplir ces cahiers des charges. Mais dès qu'on change de régime et que l'on considère des espaces habitables, où s'entrelacent milieux, environnement et paysage selon la terminologie adoptée par Pascal Amphoux dans « Aux écoutes de la ville » (Amphoux et al., 1991) on remarque que l'on traite à la fois de données objectivables, donc mesurables, mais aussi de représentations, et d'expériences individuelles dont la matrice est le sensible. Et vouloir réduire le monde habitable à de seules considérations objectivables et numériques est en soi une véritable forfaiture. La seule prise en compte de facteurs numériques va influencer les lieux considérés, au détriment de la partie vivante des phénomènes traversés.
- 10 La création sensible va donc devoir naviguer au travers de ces champs qui sont autonomes. Et tenter d'esquiver les apories qui en sont comme autant de fondrières épistémologiques ou alors sauter dedans pour prendre le risque de l'impensable. Depuis une trentaine d'années, on a théorisé et aussi mis en application ces « champs pluriels », avec l'encouragement généralisé pour le travail interdisciplinaire en particulier dans les projets d'aménagement urbain. Cependant, si depuis la production d'artefacts de grande valeur sont monnaie courante, il n'empêche, la « critique artiste » d'après Luc Boltanski (Boltanski et Chiapello, 1999) s'est fait prendre de court selon un ironique retournement : la dérive urbaine qu'affectionnaient tant les situationnistes est devenu un « outil incontournable des phases d'avant-projet, sorte d'accréditation d'une approche attentive aux qualités du lieu de l'intervention » [...] « Dérive devenue un produit dérivé » note malicieusement Laurent Matthey, dans Gouverner (2016)². Nous assistons ainsi à de formidables affadissements sémantiques qui attentent au processus même de la pensée, par un enveloppement du sens de beaucoup de mots sur eux-mêmes finissant par leur faire dire l'opposé. Pour ce qui est de la prise en compte du domaine sensible, on assiste à un engouement pour les processus participatifs, en particulier au sein des administrations publiques, qui précisément se sont saisies des dispositifs « d'écoutes réactivées », de « cartes mentales », et autres « enquêtes de terrain », outils privilégiés

par les sciences humaines depuis les années soixante-dix, en particulier avec l'autogestion. Mais le retournement sémantique désamorce totalement la portée potentiellement subversive de ces apports. Lorsque le propos consiste précisément à faire mine de saisir ces aspects multiples, sensibles, traversés par des opinions et des idéaux pour n'en retenir que la donnée statistique, réduite aux attentes de publics considérés comme une clientèle et à n'en retenir sa condition qu'en terme de parts de marchés à conquérir, alors le tour de passe-passe est manifeste. La dimension mythologique, la capacité à symboliser pour établir des relations signifiantes, tout cela est dégradé en nombre, auquel on peut faire tout dire. Ainsi pour Olivier Rey (2016), telle est la nature du processus à l'œuvre : « Lorsque ce qui était à même d'orienter dans la vie a été rongé par la critique, lorsque l'expérience individuelle n'est plus à la mesure de sociétés trop étendues, trop complexes et trop changeantes, les nombres deviennent les ultimes garants de la réalité, et non seulement calibrent le monde, mais le colonisent jusqu'à l'intime. »

- 11 La confusion se signale dans sa dimension traumatisante, lorsque après avoir « fait parler » pour l'entendre sans l'écouter, ni sans chercher à en distinguer les différents plans de discours où s'articulent doléances, appréciations, perceptions, ce public, considéré comme un simple consommateur qu'on encadre avec des techniques de marketing aiguisées (attention, persuasion, récompense), c'est pour finir par le tenir informé sur des décisions déjà entérinées ! La concertation est donc à comprendre le plus souvent comme une communication clôturant une écoute alibi ! Le double langage est encore une fois criant. Autre cas de figure : on désigne au public un objet de participation active qu'on fait passer pour une action délibérative décisive dans l'élaboration de projets de société. Avec par exemple, les faveurs accordées aux « Parking day ». Cet événement urbanistico-festif qui se répand en Europe comme une traînée de poudre sous la forme d'une licence libre, et qui permet de focaliser l'attention du public sur des questions accessoires alors que se joue juste à côté des enjeux urbanistiques bien plus considérables. On pense à la mutation structurelle que connaît actuellement la ville de Morges en Suisse, passée comme « une lettre à la poste » à l'aide notamment de ces techniques de marketing festif (Collet et Margel, 2016). Ainsi l'utilisation de places de stationnement à des fins ludiques et transformées selon la fantaisie du public invité à se les approprier pour une journée a révélé une de ces impostures contemporaines qui jour après jour ôtent du sens à des démarches au départ porteuses de potentiels séminaux. On ne compte plus les techniques « d'ingénierie sociale » (Cerise, 2010) à disposition des organes de la « nouvelle gouvernance » qui instrumentalisent ou suscitent des initiatives qui n'avaient pas besoin de telles cautions : festivals en pagaille s'égrenant en « Potagers urbains », « Fête des voisins », « Nuit des musées », Défilés avec revendication de fierté identitaire de tous poils, « Plages urbaines », « Vide grenier », etc., qui sont autant de miroirs aux alouettes où le régime du festif accable la common decency et se dégrade en un unique nivellement qui fait le lit d'une désaffiliation, d'une individualisation, qui atomise les habitants, pour finalement conduire le rétif à la nouvelle norme sociale à intérioriser « une dévalorisation de soi [...] qui contribue à faire de l'isolement une condition durable » (Boltanski et Chiapello, 1999, p. 505). Ces quelques manifestations reflètent par ailleurs un appauvrissement d'une diversité sociale, culturelle, qui porte le nom de gentrification. Là encore, le vocable « mixité » prôné urbi et orbi n'est que le paravent d'un affadissement des singularités. Les créateurs sont pris dans ce même mouvement qui les presse de s'insérer dans la machine à produire des effets et du simulacre.

Que faire ?

Un manifeste jubilatoire...

- 12 Imaginons maintenant, dans un retournement de situation à la Marx Brothers, l'emploi de pas de souci pour se saluer. La répartie serait en retour la même locution, forcément ! Quelles surprenantes métamorphoses socio-culturelles seraient alors à prévoir... Les esquimaux, dit-on, se saluent bien en se carambolant les extrémités du nez, alors...
- 13 Assomption de la mère de toutes les locutions, générique clôture de toute altérité...
- 14 – pas de souci ! pas de souci !
- 15 Si vous dites maintenant « délaissé » pour saluer les qualités d'un site en friche, observez ce que la Ville de Lyon a fait de certains de ces paysages périphériques, sauvages et poétiques, restés en disponibilité : une jolie carte postale, maîtrisée, aseptisée, design(ée), colonisée, débarrassée de ses bouis-bouis inconvenants. Mise en pâture pour les investisseurs des quais de Saône pour les aménagements de Confluences pour en tirer de la rente, sans accorder trop de place pour le déraillement, pour le fébrile, ou pour donner à entendre le rire des Dieux comme l'encourageait Maurice Blanchot : « Nous sommes inéluctablement attirés par le sentiment qu'une certaine gravité est ici en jeu et que cette gravité, qui peut s'exprimer par le rire, touche manifestement l'existence de celui qui écrit avant de toucher celui qui est appelé à lire ».
- 16 Dites plutôt bizarre, et attendez-vous à trouver cela bizarre. Pensez, comme le suggère Gilles Clément dans son manifeste du Tiers paysage (Clément, 2004), à quoi répond ce « saisissement institutionnel » et cherchez où se nichent les « usage(s) non institutionnel du Tiers paysage (qui)f(ont) partie des usages les plus anciens de l'espace. ». Là se trouvent probablement les conditions de « l'habiter » et du séjour, au sens où ils convoquent une dynamique de transformation et non d'accumulation. En d'autres mots « l'actuel est le devenir de mon présent »³. Il contient en germe la possibilité d'un devenir. En cultivant cette « présence au monde », cette qualité d'attention, là se loge déjà un indice propice au déploiement du projet sensible.
- 17 Pour réinsérer non seulement du sensible dans le paysage, à la façon du théâtre d'Antonin Artaud, on pourrait aussi se laisser aller à un certain délire, et faire qu'il soit communicatif : « Une vraie pièce de théâtre bouscule le repos des sens, libère l'inconscient comprimé, pousse à une sorte de révolte virtuelle et qui d'ailleurs ne peut avoir tout son prix que si elle demeure virtuelle, impose aux collectivités rassemblées une attitude héroïque et difficile » (Artaud, 1938, pp. 40-41).
- 18 Faire exploser les cahiers des charges définis pour les nouvelles infrastructures, en les réécrivant avec plus d'ambiguïtés. Ces programmes qui finissent à leur tour par envahir la pratique paysagère, elle qui précisément s'est longtemps tenue à l'écoute des sites et à l'écart des programmes. Mettre en évidence les contradictions qu'engendre le respect de normes toujours plus drastiques, régulant des aspects toujours plus intrusifs dans la pratique créative.
- 19 Réintroduire de la frontière, avec du non pénétrable. Pas au sens où les instances de pouvoir délocalisent leurs centres de décisions, en rendant leurs existences furtives et privée de représentations, mais bien plutôt comme une entité sanctuarisée, à la façon de la Zone du film *Stalker*. Ainsi, dans le Leutschenpark au sein du quartier de Seebach au

nord de Zurich, inauguré en 2011, se trouve un bois qui est entouré d'une enceinte haute de 3.50m. Inaccessible, car rendu toxique par des munitions subsistant de l'ancien stand de tir qui s'y trouvait, on a soustrait cet espace au public en soulignant son périmètre par banc continu qui cerne le mur. Il en acquiert une dimension redoutable, intrigante – un horizon se libère. L'espace a été conçu par le bureau Westpol de Bâle à la façon du projet étanche aux promeneurs intitulé Derborence, réalisé dans les années quatre-vingt-dix à Lille par Gilles Clément pour attester d'un « tiers-paysage ». « Imaginer le projet comme un espace comprenant des réserves et des questions posées » (Clément, 2004).

- 20 Faire que participer ne soit pas restreint, à un divertissement bruyant de télé-réalité, mais bien un acte consenti, plein et courageux, faisant de l'autogestion un acte et non un discours.
- 21 Oubliez les partenariats, qui sont souvent synonymes de dépouillement des singularités dans le conformisme institutionnel. Mais n'hésitez pas à investir, parasiter, saboter, corrompre, et détourner les protocoles mercantiles, qui sont partout. Participez avec des collectifs vivants, éphémères dans le temps, mais permanents dans leur esprit. Restez attentif au voisinage, et cultivez-le comme une amitié s'entretient. Ne manquez pas de faire se collisionner les normes contradictoires, pour créer du vide et de la stupeur afin d'ouvrir des interstices. Parez-vous des plumes du paon pour créer l'illusion. Investissez des positions sociales prévaricatrices pour les dévitaliser de l'intérieur. Revitalisez la dissidence avec de l'inconscient. C'est-à-dire offrez-vous une chance de déployer votre créativité, surtout là où elle semble être malvenue. Saturer d'informations superfétatoires l'instance de pouvoir qui annihile vos projets. Paralysez la force ennemie en brouillant les pistes. Jouez. Donnez du jeu là où on a tellement grignoté les marges que c'est devenu tendre et fragile. Médiatisez non pas les actions que vous menez, mais bien celles qui font obstacle à vos projets par leur incurie.
- 22 Un projet pionnier sera toujours difficile à mener parce qu'il bouleverse les habitudes, mais, il aura toujours une longueur d'avance et ne rencontrera pas certains obstacles, car ceux-ci n'apparaissent que sur un terrain connu. De plus le caractère fécond d'une invention galvanise d'une part les bonnes volontés et d'autre part il subjugué les adversaires médiocres par le caractère radical de sa nouveauté.
- 23 Selon le paysagiste Michel Corajoud, le propre de toute création paysagère passe par un pacte noué entre le commanditaire et le maître d'œuvre : Il s'agit en transformant l'état trouvé de se donner les moyens que le bien-être des habitants soit garanti. De même que le bien commun est au centre d'une préoccupation sensible au paysage (Collectif, 2018).
- 24 Nuire à la réputation peut être d'une redoutable efficacité. Si l'incurie manifestée par votre interlocuteur écrase toute possibilité de jeu, car les faits mis en évidence sont décidément intangibles et inacceptables, alors allez-y, montrez-les (attitude anarchiste). En revanche lorsque votre heure est passée, bottez en touche et faites le poing dans votre poche. Ne cherchez pas à forcer le destin et adoptez plutôt le précepte préconisé par Baltasar Gracian « qui trop discute crée la dispute » (Gracian, 2010) (attitude politique). Se placer dans l'ordre de la transcendance quand ça penche dans l'immanence. Et reconduire de l'immanence quand le trop-plein de transcendance déborde.
- 25 Buvez et aimez.
- 26 Observez. Questionnez. Restez à l'affût.

BIBLIOGRAPHIE

- Amphoux, P. Christophe Jaccoud, Hanna Meier, Hans Peter Meier-Dallach, Marco Gehring, Jean-Luc Bardyn, Grégoire Chelkoff, 1991, Aux écoutes de la ville, Rapport de recherche no 94, Lausanne, Institut de recherches sur l'environnement construit (IREC), EPFL, 320 p.
- Artaud, A., 1938, *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 251 p.
- Atwood, M., 1985, *La servante écarlate*, Paris, Robert Laffont, 518 p.
- Boltsanki, L. et E. Chiapello, 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 980 p.
- Cerise, L., 2010, *Gouverner par le chaos. Ingénierie sociale et mondialisation*, Chevilly Larue, Max Milo, 94 p.
- Clément, G., 2004, *Manifeste du tiers paysage*, Paris, Sens et Tonka, édition revue et augmentée en 2014, 48p.
- Collectif, 2018, *Les Carnets du Paysage*, n. 33, *Paysages en commun*, Arles, Actes Sud Nature, 240 p.
- Collet S. et S. Margel, 2016, *Société d'événement. Happy City. Faire la ville par l'événement*, Ernwein M., S. Gaberell, L. Matthey, R. Pieroni (ed), Genève : Département de géographie et environnement, pp. 34-37
- Collet, S., 2017, *Vices et vertus de la servitude volontaire. Situations routières contemporaines*, Next Exit, catalogue Triennale Valais / Wallis 2017, Henry M. et R. Brunner(ed.), Salenstein, Benteli, pp. 36-47
- De La Boétie, E., 2016, *Discours de la servitude volontaire*, Annotation lexicale du texte du *Discours enrichie* par Michaël Boulet, Paris, Flammarion, 240 p.
- Gracian, B., 2010, *L'homme de cour*, Paris, Folio-Gallimard, 656 p.
- Horkheimer, M. et T. Adorno, 1974 (1944), *La dialectique de la raison*, Paris : Gallimard, 281 p.
- Jackson, J.B., 2000, *A l'école des paysages*, Paris le Visiteur no5, p. 141. – ou Jackson, J.B. 2005. "A l'École des paysages." dans : *De la nécessité des ruines et autres sujets*, Éditions du Linteau, pp. 21-44.
- Judy H.-P., 2018, *Exhiber sa vie privée dans l'espace public prédispose à laisser les gens pénétrer chez soi*, *Le Monde*, propos recueillis par Marlène Duret, Paris, 2018-9-7.
- Joas, H., 1999, *La créativité de l'agir*, traduit par Rusch P., Paris, les Éditions du Cerf (Passages), 306 p.
- La Fontaine, J. D., 1985, *Les animaux malades de la peste*, Ders. : *La Fontaine. Fables*, hg. von Marc Fumaroli, Bd, 2, Paris : le livre de poche, pp. 376-379.
- Le Goff, J.P., 2018, #metoo : « Un nouvel air du temps sentimental et victimaire », *Le monde*, 2018-9-7.
- Maffesoli M., 1988, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*, Paris, La table ronde, 330 p.

Matthey, L., 2016, Gouverner par l'évènement. Quand l'action sur la ville s'empare de la critique artiste, L'Observatoire, Les géo-artistes : nouvelles dynamiques pour la fabrique urbaine, 2016/2 (N° 48), Liège 48, p. 87-90

Mouffe, C., 2013, Agonistics : Thinking the World Politically. Londres, Verso, 224 p.

Rey, O., 2016, Quand le nombre s'est fait nombre, Paris, Stock, 328 p.

Simmel, G., 1989, Philosophie de la modernité, Paris, Payot, 437 p.

Supiot, A., 2015, La gouvernance par les nombres, cours au Collège de France 2012-2014, Paris : Fayard, 512 p.

NOTES

1. C'est nous qui soulignons. Il s'agit de propos cités en cascade: Ainsi Collet (2017) cite Matthey (2016) qui cite Mouffe (2013).
2. On notera dans le titre employé par Matthey pour son texte une fois encore l'emploi d'une mise en abîme borghesienne avec l'évocation incertaine d'ouvrages plus ou moins connus. Observer un lien avec « Gouverner par le chaos » de Lucien Cerise serait une pure coïncidence.
3. Sébastien Marot, séminaire architecture et paysage, Université de Genève, 1999.

RÉSUMÉS

Plutôt que de s'assombrir face au paysage urbain actuel, de plus en plus conformiste et visant l'efficacité à tout crin, ce texte tente de dresser un aperçu des divers chemins pris par une réification totalement exclusive à l'œuvre dans la majorité des processus de transformation de notre environnement. Il s'agira dans un second temps d'établir sous la forme d'un vade mecum, une série de mesures pour joyeusement corrompre le cours de ces diktats afin de pouvoir envisager l'invention d'un projet sensible et de ménager un espace où l'altérité pourrait y trouver place.

Instead of suffering from the contemporary landscape orientation, that is mainly seeking for efficiency, this essay is an attempt to depict the various ways that affect the making off for the landscape, in a way that increase more and more its objet dimension instead of a sensitive approach. We will adopt a kind of methodology for breaking those issues. Our purpose will be to point out with a vade mecum a kind of jubilant landscape way of doing that let a place for invention and sensitive approach.

INDEX

Mots-clés : grammaires du sensible, servitude volontaire, airbag social, sentimentalisme du ressenti, vade mecum

Keywords : grammar of the sensitive, voluntary servitude, social airbag, sentimentality of feeling, vade mecum

AUTEUR

STÉPHANE COLLET

architecte, Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), 20 av. de Jurigoz, CH-1006 Lausanne, Suisse, courriel : scollet@bluewin.ch